

Ernest Gaston A. Janelle

## Un grand voyage

### Notes historiques

Un groupe de prêtres colonisateurs parcoururent toute la province de Québec pour promouvoir la colonisation du Nord-Ontario. Ils incitaient les gens à venir s'établir dans ce coin du pays où l'on trouvait de vastes terres argileuses. Ils affirmaient également que la coupe du bois s'avérait une entreprise valable. Le clergé considérait de plus le Nord-Ontario comme un prolongement naturel de la province de Québec et on affirmait aux colons qu'il fallait s'approprier ce territoire avant que d'autres, de nationalités différentes, le fassent. Ainsi, Mgr Hallé disait: "Emparons-nous de ces terres du Nord, sinon d'autres s'en empareront sans nous, et peut-être contre nous." Ainsi, pendant plus de trente ans, les prêtres colonisateurs, soit Mgr Hallé, le chanoine Alary, l'abbé Ouellette et l'abbé Payette poursuivirent leur oeuvre sans relâche. Afin d'intensifier l'effort de colonisation, on publiait un journal, "La voix nationale". Cette revue décrivait les avantages offerts par le Nord-Ontario. Le journal s'avéra un outil précieux pour les colonisateurs.

### A l'aventure:

On m'a quelques fois demandé pourquoi et comment nous sommes venus nous installer en Ontario, nous qui avons été résidents du Québec pendant des générations. Je vais essayer de l'écrire; avec mes 72 ans, la mémoire fait quelques fois défaut. Il y a de ça 48 ans et nous n'avons jamais pris aucune note de ce voyage. Je vais le décrire tel que ça vient, car je ne me sens pas le courage de faire des efforts de recherche.

Ma mère était veuve depuis 1922 avec 10 enfants dont 7 garçons. Il fallait continuer la tradition: puisque nous étions cultivateurs, il fallait installer les garçons sur des terres. Quand même, à cette époque, il n'y avait pas autre chose à faire: c'était en 1933, période de grande dépression. Dans la revue "La voix nationale", les prêtres colonisateurs parlaient de terres neuves, d'ouvrir des paroisses nouvelles dans le Nord de l'Ontario, à Hearst. Le plus vieux de mes frères était en âge de se marier, il voulait se placer.

Imaginez un peu la situation: le gouvernement voulait aider aux gens, on vendait des lots à \$40.00 en quatre paiements. Bien entendu, il y avait des conditions: défricher, bâtir, etc., etc. Nous lisions cette revue à haute voix pour toute la maisonnée, nous étions vivement intéressés. Nous avons écrit à un père-colonisateur à Montréal; celui-ci ne tarda pas à venir nous visiter. Nous laisserions la terre au Québec au plus vieux de mes frères et le reste de la famille pourrait aller s'installer là-bas où il y avait aussi des terres qui avaient été commencées à défricher. Sur le conseil du prêtre colonisateur, nous avons décidé d'aller visiter cet endroit.

Il était déjà tard l'automne. Cet été-là, nous n'avions pas sorti notre auto par mesure d'économie et aussi parce que nous n'en avions pas tellement besoin, car nous voyagions avec les chevaux et ça nous suffisait. Donc, c'était toute une préparation, quoique nous étions loin de comprendre les conséquences d'un tel voyage. Nous irons donc, ma soeur, mes deux frères et moi. Ma mère devait venir avec nous, mais le matin du départ, elle dit: "Je n'ai pas dormi de la nuit, je n'y vais pas. Faites pour le mieux." Pour ma part, j'étais contente qu'elle ne vienne pas. J'étais allée voir sur la carte géographique à l'école et les bras

m'ont tombé quand j'ai vu que c'était si loin, Hearst. Ce soir-là, j'ai eu de la difficulté à m'endormir. Imaginez un peu: le plus long voyage que nous avons fait, c'était au Cap-de-la-Madeleine, à 63 milles de chez-nous!

Donc, nous sommes partis tous les quatre, le 2 novembre au matin, avec notre bagage qui n'avait pas d'exagération, veuillez me croire et la somme de \$100. pour le voyage. Il fallait arrêter à la paroisse voisine, St Raymond, pour acheter le permis et les licences pour l'auto. Nous avons déboursé \$23. et on nous donna une carte routière. Nous nous sommes bien rendu compte qu'il y avait pas de folies à faire avec notre argent.

Comme c'était la journée de la commémoration des morts, ma mère nous avait dit: "Peut-être que, pour aujourd'hui, vous devriez arrêter à toutes les églises sur votre chemin." Nous avons arrêté une seule fois. A Montréal, nous avons visité les pères-colonisateurs qui nous ont remis des lettres de références dont nous aurions besoin et nous avons filé. Nous avons couché à Plantagenet. Plus on avançait, moins il y avait d'indications sur les routes. Nous avons une nouvelle carte routière pour l'Ontario. A un endroit entre autres, quand nous avons demandé un renseignement pour telle place, on nous a dit: "Yes, good road but is bad road." Nous n'avons pas mis de temps à comprendre que les chemins étaient mauvais mais nous étions dans le bon chemin. Il y avait beaucoup de chemins en réparation cet automne-là. Quelqu'un nous avait avertis qu'il fallait traverser les réserves de North Bay, 100 milles sans habitation, sans garage. Et par chez-nous, avant de partir, quelqu'un nous avait dit: "Si, dans la réserve, quelqu'un vous fait signe d'arrêter parce qu'ils sont en détresse, n'arrêtez pas. Ça peut être des bandits

qui veulent votre argent ou même votre auto." Très rassurant, n'est-ce pas?

J'ai oublié de vous dire que la première journée, en partant, nous avons fait quelques petites promesses: dire notre rosaire et le chapelet du Sacré-Coeur tous les jours. Nous faisons notre prière matin et soir en voyageant. Nous chantions beaucoup, dans les places désertes surtout, mais seulement des chants pieux, en français, en latin, tout y a passé. Nous avons promis que tout l'argent qui nous resterait à notre retour, nous la donnerions pour les âmes du purgatoire.

Pour avoir une chambre, nous arrêtions dès qu'il faisait noir, en novembre c'était assez tôt, à un poste d'essence, ou, si nous n'avions pas besoin d'essence, à une petite épicerie pour acheter une pinte de lait.

A Mattawa, à une épicerie, le propriétaire nous dit: "Ma femme garde souvent des commis voyageurs, elle va sans doute vous garder." Il parlait français. Nous sommes allés prendre arrangement avec la dame au-dessus de l'épicerie. Elle était contente de nous louer une chambre. Nous avons monté notre bagage qu'il fallait sortir de l'auto à tous les soirs: deux confortables (ceux-ci avaient double fonction: nous tenir au chaud dans l'auto et servir de sac de couchage la nuit), deux oreillers et notre coffre de provisions qui contenait du pain, du beurre, du sucre d'érable, des confitures et la vaisselle indispensable. (rien de superflu) Nous n'avions pas de valise, c'est-à-dire, pas de vêtements de rechange. Nous partions pour une semaine, ça ne valait pas la peine d'apporter des vêtements de rechange. Nous avions sans doute une serviette, débarbouillette, peut-être un savon, je ne me souviens pas. Pour coucher, les hommes gardaient leurs sous-vêtements qui étaient très modestes, et nous, les filles, nous couchions en jupon.

J'en reviens à notre arrêt à Mattawa. La dame était très contente de parler français. Elle dit: "Vous êtes pour moi de la visite." Très poliment, nous avons demandé un coin de la table pour prendre notre souper. Elle nous dit: "Mettez-vous à votre aise. Si vous voulez de l'eau, prenez le pot qui est là, il y a de l'eau dans la chaudière sur la tablette." Il n'y avait pas d'eau courante dans les maisons privées. Sa fille, mariée, avec un enfant restait avec eux. Elle nous a fait visiter son appartement. Elle nous a dit: "Je suis chanceuse que mes parents puissent nous garder. On est pas riche, mon mari est sur les vingt cennes. Les "vingt cennes", c'était des hommes <sup>chômeurs</sup> qui pouvaient aller travailler pour le gouvernement, sur les chemins, pour 20¢ par jour, nourris, logés et tabac fourni. Ce camp était à Petewawa. Il y en avait aussi dans le Québec à Val Cartier et ailleurs.

La dame qui était très bavarde nous dit: "Si vous voulez, nous allons faire une veillée de danse. Mon garçon joue de la musique. Je vais inviter quelques voisins." Vous comprenez que nous nous sommes regardés un peu surpris. Nous lui avons répondu: "C'est impossible, nous sommes fatigués, et il faut partir tôt demain matin." La vraie raison, c'est que nous ne savions pas danser. La danse était fortement défendue, par chez-nous.

Ç'a n'a pas été long que nous avons demandé notre chambre. Là, nous y avons trouvé beaucoup de désordre, mais nous avons été bien accueillis. Il faisait chaud et ce n'était pas cher: \$1.00, c'est le prix qu'on payait partout pour une chambre dans une maison privée. Les hommes ont installé les confortables sur un sommier qui était dans la chambre. La dame nous avait prêté un pot-de-chambre. A notre grande surprise, le lendemain matin, il était vide: il était percé! Nous

étions au 2ième étage, au-dessus d'une épicerie, dans un village. Nous nous sommes dit: "Il ne faut pas flâner, mais déguerpir au plus tôt." Il fallait déjeuner, faire nos sandwichs pour dîner. Nous n'arrêtions pas pour dîner, seulement pour changer de chauffeur au besoin. Il n'y avait pas de temps à perdre.

Puis, nous avons couché à Latchford où il n'y avait pas de français. Nous avons mangé dans la chambre. Nous avions toujours une pinte de lait et une pinte d'eau qui nous suivait. Le lait coûtait 10¢ la pinte. Dans cette chambre, il y avait sur des crochets derrière la porte du beau linge de femme, entre autre un manteau de fourrure, des beaux souliers. Les garde-robes, c'était du luxe dans ce temps-là. Catherine, ma soeur, dit: "Moi, j'essaye le manteau!" Un de mes frères qui était assis à terre près de la porte a frappé comme si quelqu'un voulait entrer. Je vous assure qu'elle a enlevé le manteau pas mal vite. N'allez pas penser que pour \$1.00 pour une chambre que nous avions chancun un fauteuil! Nous avions ordinairement une chaise ou deux, mais nous n'étions pas trop exigeants. Cette chambre était confortable, la chaleur montait d'en bas par un trou de 12 pouces en dessus <sup>ous</sup> d'un meuble. Le lendemain, dimanche, nous sommes allés à la messe à Cochrane, ensuite nous avons continué à Hearst. Les chemins étaient très mauvais, nous ne faisons que 25 milles à l'heure. Il y avait une trace et il fallait la suivre. Pour rencontrer, il fallait presque arrêter. Heureusement qu'il y avait très peu de circulation. Nous nous sommes rendus à l'évêché. Nous avons dépasser la maison qui devait nous héberger. Nous avons une lettre pour Mgr Hallé. En entrant dans son bureau, il me fit mettre un genou à terre pour embrasser sa bague. Je ne connaissais pas cette coutume là. Les autres ont fait de même. Après quelques questions, il nous a dit où se rendre, chez un

neveu des Pères-colonisateurs avec notre lettre de références. Nous avons

été bien reçus. Ils étaient quatre et nous étions quatre, nous étions peut-être un peu à l'étroit mais nous nous sommes bien organisés. Nous avons toujours notre nourriture.

Il y avait une entente avec les missionnaires ou pères colonisateurs pour nous faire visiter la région et les terres à vendre. Pendant l'avant midi, les hommes ont scié du bois à la scie-ronde et pendant l'après midi, nous avons visité. Notre choix est tombé sur une terre au Lac Ste Thérèse, une terre d'environ 40 acres de terre faite, un camp de 16'x20'. Nous sommes allés voir le propriétaire, un spéculateur, M. Giroux. Il demandait \$600. pour sa terre. Nous sommes passés chez le juge de paix, il n'y avait ni notaire, ni avocat. C'était vers la fin de l'après-midi, il commençait à faire sombre dans son bureau. Il lui a fallu chercher une lampe dans le voisinage. Nous avons signé les papiers et au cours de l'hiver, nous avons reçu le transfert et nous avons envoyé le chèque.

Le lendemain midi, nous sommes reparti de Hearst où nous avons passé 2½ jours. Ce soir-là, nous avons couché à Cochrane dans une maison de chambre où les hommes de chantier venaient seulement en fin de semaine. Nous avons chacun notre lit, la pièce était chauffée avec une grosse fournaise. La dame nous a donné un thé chaud, tout ceci pour 25¢ chacun. En retour, (il faut bien qu'il y ait des petits inconvénients) nous avons attrapé des poux!! Nous continuons notre route, nous traversons les réserves de North Bay. Nous avons fait une crevaison, nous n'avons pas tarder à changer le pneu. Nous n'avons pas fait réparer le pneu, ça ne valait pas la peine, il ne nous restait que deux jours à marcher. Quelle imprudence!

Nous sommes arrêtés à un garage le soir, je ne me souviens plus de la place. Le propriétaire nous dit: "Il y a une dame qui parle français dans le village, elle va peut-être vous louer une chambre." Nous

demandions toujours pour des gens qui parlent français, si possible. Donc, je suis allée lui demander une chambre à louer. Elle me dit: "Que ça fait longtemps que je n'ai pas parlé français! Vous comprenez, mon mari est anglais, les écoles sont anglaises, donc les enfants ne peuvent pas apprendre le français. Et puis ma plus vieille a des clous dans le cou, ça me cause beaucoup de troubles. Le docteur me dit: Faites ceci, faites cela..." Elle n'en finissait plus de raconter. Très poliment, je lui demande: "Et puis madame, la chambre à louer?" "Ah oui," elle me dit, "La chambre à louer! Eh bien, nous sommes 4 dans une chambre et trois dans l'autre... je ne peux vraiment pas!" Alors je retourne à l'auto où mon frère me dit: "Qu'est-ce que tu faisais là, si elle n'avait pas de chambre à louer?" Je lui réponds: "Il fallait bien que j'attende qu'elle me le dise la madame qu'elle n'avait pas de chambre à louer!"

Nous avons continué notre chemin. Un pont en réparation nous oblige à faire un détour de 50 milles. Il faisait beau clair de lune, les chemins étaient bien passables, donc nous avons filé jusqu'à 9½ hrs. Nous sommes arrivés dans la ville de Pembroke. A cette heure-là, nous sommes allés à un hôtel; au 3ième étage, c'était meilleur marché: \$1.75 pour une chambre où il y avait toilettes et eau courante. C'était pas mal de trouble de monter nos baggages dans les escaliers.

Le lendemain matin, nous sommes partis assez tôt. Nous avons eu de la difficulté à traverser la ville d'Ottawa. Nous avons perdu notre route et ça nous a pris au moins une heure pour la retrouver. Arrivés à Montréal, nous n'avons pas cherché le chemin pour aller au bureau des Pères colonisateurs. En achevant de traverser la ville, je suis entrée dans une petite épicerie et je leur ai téléphoné pour leur donner le résultat de notre voyage. Ils nous ont dit: "Continuez votre route et

soyez prudents jusque chez-vous." Les routes étaient glissantes. Dans le comté de Portneuf, mes deux frères ont pris tout le reste de leur menu-monnaie pour acheter encore quelque gallons d'essence. Je crois qu'on payait 25¢ le gallon dans ce temps-là.

Nous sommes arrivés chez-nous le vendredi soir à 9½ hrs. Mamman était contente de nous voir arriver. Les grosses larmes ont coulé avant qu'elle soit capable de nous parler. Elle avait été très inquiète de nous. Des gens sont venus lui dire que dans toutes les villes que nous devions traverser, il y avait des pont-payants, ce à quoi nous n'avions pas pensé. Elle savait bien qu'on avait pas tellement d'argent. En tout, aller et retour, nous avons payé \$2.50 pour les ponts. Des gens lui avaient dit aussi que dans différentes villes en Ontario, si on parlait français, on recevait une claque sur la gueule. Pas très rassurant pour elle! A notre arrivée, elle s'est empresser d'attiser le poêle pour nous faire une bonne tasse de thé.

Le lendemain de notre arrivée, je me suis souvenue que mon frère avait mis \$10. dans sa poche de veste en cas de perdre son porte-monnaie. Donc, les âmes du purgatoire ont eu ce \$10. pour des messes. Nous l'avons envoyé au Père Corriveau, un vieux prêtre qui vivait très pauvrement dans une petite paroisse du Nord, nous avons eu l'occasion de le rencontrer. Il s'était installé dans un coin de sa chapelle, dans une pièce séparée avec des draps. Il donnait tout son avoir aux pauvres.

Deux jours après notre arrivée, une tempête de neige a complètement bloquer les chemins. Le paysage des grosses villes, des campagnes, de tous ces boisés que nous avons traversés, même les mauvais chemins, l'accueil des gens, ne nous ont pas arrêtés dans notre aventure. Il fallait faire ce voyage et en revenir au plus tôt parce que l'hiver était à nos talons. Ça ne nous a pas empêché de discuter à plusieurs

reprises: si on manquait d'argent? si un de nous tombait malade?

si on faisait un accident? si l'auto faisait défaut? etc. etc.

C'était seulement pour passer le temps, car tout a bien été.

Nous avons déduit que nous avons été vraiment chanceux.

Qu'en pensez-vous?.

Ce récit est aussi veridique que possible, soyez indulgent... pour les remarques, la composition, la tournure des phrases... ce n'est pas tellement mon domaine... j'aimerais que quelqu'un puisse raconter notre déplacement qui est fait par étape en 1934, et les difficultés des premières années d'une paroisse nouvelle, où tout est à faire... etc., etc., etc.,

François qui n'avait que 15 ans a mit 1 semaine du Québec à l'Ontario, ... avec un char de bagages et quelques animaux faut pas oublier sa bicyclette et son chien Pataud - - - etc., etc., etc.

J'en profite pour vous dire à tous

Joyeux Noël en ce mois de décembre 1981